

Éditorial

La bibliothèque, haut lieu de l'histoire des femmes – comme la décrit si justement Michelle Perrot qui a bien voulu introduire ce dossier –, telle est la proposition que nous avons souhaité défendre et illustrer ici.

Sans dénier le charme, le sentiment d'intimité avec le passé, la capacité à nous captiver, voire le plaisir sensuel que peut nous procurer l'archive, écrite ou orale, il nous a semblé opportun de mettre en lumière la richesse et la variété des ressources que la bibliothèque propose à l'historien, particulièrement dans un domaine – l'histoire des femmes – où les actrices sont réputées avoir laissé peu de traces.

De la fragilité de ces traces témoignent par exemple, au-delà des formules convenues de la correspondance privée, ces lettres de femmes du xv^e siècle dont nous publions quelques extraits, qui laissent entrevoir non seulement les rôles sociaux, mais aussi les attachements conjugaux et familiaux, les émotions et tensions qui sourdent du quotidien. Témoignage rare, malgré l'omniprésence de la femme – dédicataire, mécène, parfois auteure – ou, pour mieux dire, des femmes – de la bergère à la princesse, de la sorcière à la sainte – dans l'iconographie du manuscrit médiéval.

Car si la parole des femmes est peu courante, presque exceptionnelle dans les premiers temps de l'édition, on ne peut qu'être frappé par leur forte présence dans l'illustration du livre comme dans la caricature et l'imagerie politique. Le corps de la femme et les vertus qu'elle est censée incarner se prêtent en effet remarquablement au message politique, comme le montrent les figures de la reine – maternelle, donc familière et bienveillante, médiatrice entre le peuple et le souverain – dans les entrées royales, ou les incarnations de la Nation et de la Liberté proposées par l'imagerie républicaine.

Les femmes, bien au-delà des seules Muses, ont également constitué une source presque inépuisable d'inspiration pour les auteurs masculins. En réponse aux aspirations féminines à l'éducation et à la culture exprimées çà et là depuis la Renaissance, aux revendications pour l'accès à la citoyenneté ou à l'égalité des droits formulées dans les siècles suivants, chacun à sa manière, écrivain du xvi^e siècle, moraliste du xvii^e, philosophe ou médecin du xviii^e, juriste, homme poli-

tique... a concouru à leur contention dans la sphère domestique, dans l'espace privé.

Littérature édifiante, vies exemplaires, manuels d'économie domestique, journaux de mode, dont la vogue ne fait que croître à partir des années 1840, roman sentimental... la femme a souvent été la cible des stratégies commerciales des éditeurs. Mais elle a également tenu une place non négligeable dans l'histoire du livre : on sait le rôle économique joué par les femmes et surtout par les veuves d'imprimeurs, on connaît moins leur activité artisanale ou artistique comme enlumineuses ou comme graveuses, et peut-être moins encore leur activité éditoriale. Il est vrai que la figure de Louise de Kéralio, éditrice en 1786 d'une *Collection des meilleurs ouvrages français composés par des femmes*, qui préfigure en quelque sorte les interrogations des historien(ne)s contemporain(e)s, puis d'un journal politique, est quelque peu exceptionnelle.

Bien avant les journaux féministes des années 1970, depuis le xix^e siècle, la presse a joué un rôle éminent dans l'expression politique des femmes particulièrement pour les saint-simoniennes – lesquelles seront aussi les femmes révolutionnaires de 1848 –, qui, les premières, en feront un instrument au service de la cause féminine.

Écrits de femmes, écrits pour les femmes, écrits sur les femmes, mais aussi, plus largement, gravures, photographies, tracts, affiches, partitions, enregistrements sonores, documents audiovisuels, voire multimédia ou numériques, la bibliothèque constitue pour l'étude des femmes dans l'histoire, pour l'histoire du genre, pour l'histoire au féminin un formidable réservoir de sources.

Annick Tillier

Département de Recherche bibliographique,
Bibliothèque nationale de France.